

texte : *Ésaïe, 54*

chants : 167 et 622 (*Arc-en-ciel*)

Chers amis, ce chapitre que vous venez d'entendre prend place juste après le chant du Serviteur souffrant – vous savez : ce poème qu'on lit souvent dans le temps de la Passion, et qui dit la victoire de la Croix du Christ et notre propre victoire avec lui ; une victoire qui passe par la souffrance, par la faiblesse, par tout ce qui, à vues humaines, connote l'échec. Et c'est bien dans la suite logique de ce poème que le nôtre, aujourd'hui, trouve sa place. Les enfants de celle qui n'en a pas eu rempliront la terre ! Nous restons dans une parole paradoxale, qui prend à contre-pied notre logique, notre rationalité, notre expérience. Nous sommes, nous – moi le premier –, des gens pour qui la victoire passe par la puissance... ou par les coups-bas, la réussite passe par l'effort... ou par les relations bien placées ! Dans tous les cas, vertueux ou un peu moins..., mon avenir est conditionné par mon présent.

Or, Israël a tout perdu, vous le savez bien : sa terre – la Terre Promise ! –, son roi – le trône perpétuel de David ! – et son temple – la demeure de Dieu au milieu de son peuple. Israël a tout perdu, et qui plus est, tout perdu par sa propre faute, son propre péché, sa propre infidélité. Le mirage de sa propre puissance – lui, le peuple insignifiant – l'a mené à la catastrophe. Il n'a pas écouté les prophètes, il a pratiqué à l'envi une religion païenne, idolâtre, priant le dieu de l'orage pour la pluie, la reine du ciel pour la prospérité, rendant des cultes à la nature et choisissant librement et orgueilleusement ses alliances politiques et ses protecteurs. Et Dieu a frappé, par la main des Babyloniens. Il a puni le peuple qu'il avait autrefois fait sortir d'Égypte, et qui ne rêvait que de retourner sous cette obéissance-là. Il avait préféré l'adultère au partenariat avec Dieu, il avait préféré l'esclavage à la liberté.

De tout ceci qui est arrivé il y a fort longtemps, on peut donner des tas d'interprétations. Il y en a deux que je voudrais exclure du champ de notre méditation, car elles me semblent fausses. La première, c'est que ceci ne concerne que l'histoire du VI^{ème} siècle avant notre ère, et n'a plus aucune actualité d'aucune sorte, puisqu'il y a eu le retour d'Exil, la reconstruction du Temple, etc. Et la seconde, c'est que l'actualité de ce texte concerne l'État d'Israël actuel, fruit de la promesse qu'on trouve dans cette partie du livre d'Ésaïe. Je vous le répète, pour moi ces deux lectures sont fausses, sont néfastes. Pour la première, c'est tout simplement que si ces textes ne visaient que le retour d'Exil, ils n'auraient déjà pas même intéressé leurs lecteurs anciens, car le livre a sûrement été édité après ce retour, et n'annonçait donc plus rien ! Ils ne seraient pas dans la Bible... Quant à la seconde fausse lecture, que les gens font souvent, mon principal reproche est qu'elle est bien pratique pour ne pas se sentir concerné par le texte : c'est pour eux, là-bas ! J'ai de nombreux autres reproches à faire à cette lecture-là, mais on en parlera sans doute une autre fois...

Mais en attendant, vous aurez compris que sont fausses à mes yeux les lectures, les interprétations, qui consistent à dire que ça n'est pas nous qui sommes concernés ! Car alors, soit nous fermons la Bible – parfois définitivement –, soit nous nous considérons comme étant au-dessus de toutes ces choses qui sont écrites. Oui, Dieu a fait ça il y a longtemps ; qu'est-ce qu'il est bien, n'est-ce pas ? ! Ces pauvres gens, quand même, Dieu a été bien bon pour eux !...Etc. Mais nous, après tout, nous sommes le peuple de Dieu ! Oui, c'est vrai, bien sûr. Mais... non, nous n'y croyons pas vraiment. Nous ne nous comportons pas comme tels, nous l'avons encore confessé au début de ce culte, comme chaque dimanche et sans doute plusieurs fois dans la semaine, chacun de notre côté. Sommes-nous mieux que l'ancien Israël ? Ou sommes-nous pires ? Les deux réponses viennent du diable. Car nous ne sommes ni mieux ni pires, nous sommes comme eux, et c'est pour ça que ce texte est dans la Bible : il a été écrit pour nous.

Car il faut toujours nous rappeler d'où nous venons, c'est-à-dire ce que nous sommes. Il faut toujours nous rappeler que, quel que soit un passé glorieux, une naissance honorable, un lumineux pavement de bonnes intentions, etc., nous ne sommes que ce que nous sommes, « *de pauvres pécheurs enclins au mal, incapables par nous-mêmes de faire le bien* », comme vous en avez encore le texte devant les yeux, derrière moi ! Et, ensemble, nous sommes bien une « *pauvrette Église* », qui, comme d'autres, peine sans doute à avoir une vie spirituelle, communautaire, missionnaire. C'est à nous tels que nous sommes que Dieu adresse sa Parole. C'est pour ça aussi qu'il est important de ne pas nous méprendre ou nous illusionner sur nous-mêmes : la Parole de Dieu raterait alors sa cible... Car précisément, et de manière parfaitement imméritée, et même illogique, cette Parole nous parle de triomphe, de réussite, d'agrandissement. Elle parle de leur victoire à des vaincus, comme si elle parlait de ses enfants à la femme qui n'en a pas eus.

« *Comment cela se passera-t-il ?* » C'est la question de Marie à l'ange Gabriel, vous savez bien... Et après l'explication qui lui est donnée, elle dira juste : « *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta Parole.* » (Luc 1 / 34-38) Cette phrase est plus précieuse et vaut plus que toutes les assumptions... ! Chers amis, nous sommes aujourd'hui dans la même situation que Marie. Une extraordinaire nouvelle nous est annoncée, à nous qui n'avons par nous-mêmes aucun moyen d'en hâter la réalisation. Je ne vais pas ici, aujourd'hui, en reprendre le détail en l'actualisant. Après tout,

c'est bien que vous fassiez – que nous fassions, chacun, marcher notre imagination, que nous essayons de comprendre le contenu réel de la promesse d'Ésaïe 54, pour nous, pour l'Église et pour le monde.

Mais je voudrais plutôt insister sur l'acteur qui réalise et qui réalisera cette promesse. Je ne vous surprendrai pas si je vous dis que c'est Dieu. Il le dit lui-même à plusieurs reprises dans ce texte. Et justement, c'est cela qui m'a interpellé. Pourquoi une telle insistance du texte, non pas d'ailleurs tellement dans son énoncé que par des incises ? À cinq reprises – tout comme il y a cinq livres dans la Loi de Dieu – à cinq reprises il y a une phrase du type « ...dit Dieu. » On le sait bien, quand on est croyant protestant et qu'on lit la Bible, que c'est Dieu qui parle ! En principe... Eh bien, c'est peut-être que nous avons besoin de réapprendre certaines choses. C'est peut-être qu'il ne nous suffit pas d'entendre la promesse de Dieu, mais qu'il nous faut aussi réapprendre qui est ce Dieu qui nous la donne, à quel titre nous pouvons le croire, lui faire confiance, et ainsi être sûr qu'il le fera. Car, rappelez-vous, nous sommes des vaincus, des « *gens de peu de foi* », comme dira Jésus.

La première fois, juste après nous avoir rappelé à quelle sorte de gens la bonne nouvelle est annoncée, il est indiqué : « ...dit l'Éternel. » C'est à la fois beaucoup et peu. C'est peu parce que c'est le minimum : les autres formules seront plus développées. Mais c'est beaucoup parce que « l'Éternel » – « *le Seigneur* », « *Yahvé* », dites-le comme vous voulez – c'est le Dieu de la sortie d'Égypte, c'est le Dieu qui a révélé ce nom-là à Moïse, qui a donné la Loi, qui a libéré son peuple de l'esclavage. C'est peu, parce que c'est un dieu particulier, le dieu d'un petit peuple. Et c'est beaucoup, parce que c'est un dieu qui parle et qui agit, contrairement à tous les autres, comme le prophète Ésaïe le souligne souventes fois. Ce n'est donc pas un nouveau dieu, découvert à Babylone. Ce n'est pas un dieu muet, lointain, une idée de dieu, une pensée religieuse née du cœur de l'homme. Non, c'est le Dieu qu'Israël a déjà vu à l'œuvre. C'est un Dieu qui a l'autorité nécessaire pour mener à bien son dessein, pour réaliser sa promesse. L'aviez-vous oublié ?

La seconde formule arrive après que Dieu se soit donné trois noms différents en un verset. Ce qui est écrit, c'est ceci : « ...dit ton Dieu. » L'important ici n'est plus l'identité de ce Dieu, qui vient donc de se présenter assez longuement. Mais c'est juste une lettre, en hébreu, qui signifie « *ton* ». L'Éternel, le « *Dieu de toute la terre* », est « *ton Dieu* ». Ça ne veut pas dire « *ton Dieu* » comme Allah est le dieu des musulmans, etc. Non. Ça veut dire qu'il y a une vraie relation entre le Dieu unique qui te parle, et toi, au point que tu puisses dire cette chose incroyable, qu'il est « *ton* » Dieu, comme si Dieu pouvait appartenir à quelqu'un. Eh bien oui, ce Dieu-là se laisse approprier, posséder, par ceux auxquels il s'adresse. Sa Parole le lie à eux, sa Parole le lie à toi. Une simple lettre à la fin du mot « *Dieu* », un simple petit possessif, se fait porteuse de tout l'Évangile : Dieu s'est lié à l'humanité, à mon humanité. Dieu s'est lié à moi...

Troisième fois, à peine plus loin : le texte se termine cette fois-ci par : « ...dit ton rédempteur, l'Éternel. » Cela avait déjà été dit dans le corps du texte, certes, et dans d'autres passages du même livre. Mais ici, dans cette progression des rares mots attribués au narrateur, Dieu apparaît désormais comme celui qui rachète. Ce n'est pas anodin, et à plus d'un titre. D'abord parce que ça qualifie Dieu d'une certaine manière et non pas d'une autre : rédempteur et non pas juge, rédempteur et non pas directeur, rédempteur et non pas possesseur. Car un Dieu, c'est quoi ? Ce qui nous est dit ici, c'est qu'un Dieu, c'est celui qui rachète, c'est lui qui paye à ma place, quand moi je ne peux plus le faire. C'est une image de Dieu qui ne correspond pas avec ce qu'on a dans la tête. C'est une image de puissance, certes. Mais de puissance désintéressée, de puissance dans le don, dans la gratuité, pas dans le pouvoir. Oui, Dieu a payé à ma place.

Quatrième intervention du narrateur pour préciser : « ...dit l'Éternel, qui a compassion de toi. » Voilà la raison du rachat. Ça n'était évidemment pas parce que j'en aurais été digne, sinon il n'y avait pas besoin de rachat ! Mais Dieu aurait pu avoir des tas d'autres raisons. Après tout, il a un projet pour Israël et pour le monde, comme il l'a à plusieurs reprises expliqué à Abraham, Isaac et Jacob, et le fait de nous racheter pouvait tout-à-fait avoir comme raison son projet à lui pour l'Église et pour le monde – pour notre Église et pour Saumur ! J'espère que Dieu a un projet pour Saumur et le Saumurois, et j'espère aussi que notre Église a sa place dans ce projet et dans sa réalisation. Mais Ésaïe me dit que ce n'est pas pour ça que nous avons été rachetés, ce n'est pas pour ça que Dieu a payé pour nous, à notre place. C'est par compassion. Par amour. C'est ainsi. Moi qui ne le mérite pas, Dieu m'aime.

Que dire de plus ? La cinquième formule va clôturer la prophétie : « *oracle de l'Éternel*. » Dieu a parlé, il a dit et promis des choses extraordinaires, et extraordinairement bonnes et réjouissantes pour moi, pour vous, pour l'Église. Il a promis et il tiendra ses promesses – il « *n'est pas un homme pour mentir* » ! (Nb. 23 / 19) Mais ce qu'il ne faut pas que j'oublie, parce que ça donne un sens différent à tout, parce que ça donne son vrai sens à ma vie, c'est que ce Dieu est mon Dieu, il a choisi de se lier à moi, il a donné sa vie à la place de la mienne, pour que je vive de sa vie donnée, et tout ça seulement par amour. Alors oui, si je sais ça, vraiment, au quotidien, plus de crainte ! Si l'Église se rappelle toujours cela, elle sera vraiment un peuple vainqueur ! Amen. « Qu'il nous soit fait selon ta Parole... »